

[Extraits de *Jazz-band, le mal du siècle*]

Pierre FONTAINE et Roger DE LEVAL (*Jazz-band, le mal du siècle*, Bruxelles/Paris, Éditions Gauloises, 1925)

Belgique

Roger de Leval (1906-1936) est un poète belge, auteur, à 17 ans, d'un recueil de poèmes intitulé *L'Autre rive*. Il se suicide à l'âge de 30 ans. Il n'a pas été possible d'identifier Pierre Fontaine. La pièce cosignée par les deux auteurs reprend au genre de la farce deux de ses mécanismes caractéristiques : l'opposition et le renversement. Un fonctionnaire venu achever un rapport dans un café qu'il croyait tranquille, se trouve dérangé puis littéralement bousculé par un jazz-band et les danseurs. Après un débat virulent où le fonctionnaire, convaincu de l'inanité du jazz, affronte les danseurs et les jazzmen, l'un d'entre eux lui propose d'inverser les rôles. Peu à peu, le fonctionnaire est gagné par la passion du jazz et finit par danser frénétiquement, bousculant à son tour les clients du café. Ce texte est un bon exemple de deux visions opposées du jazz vie ou son issu de la guerre, telles qu'elles se sont affrontées dans la première partie des années 1920. Les extraits suivants ont été choisis sur la base de deux critères : ils rendent compte du déroulé de la pièce et présentent les passages dans lesquels le jazz (qui est aussi le nom du personnage qui dirige le jazz-band, dans la pièce) joue un rôle central.

[p. 1] Personnages :

Le Monsieur qui prenait la vie au sérieux

Le danseur et la danseuse

Le représentant de la force publique

Les artistes du jazz et

Jazz qui conduit le jazz-band

[p. 16] Avertissement

Ceci est une farce. S'il lui arrive d'être représentée, les personnages seront vêtus en pitres :

Jazz, avec poésie ;
 Les danseurs, avec élégance ;
 Le Monsieur, avec cérémonie ;
 Les autres, comme ils pourront.

[p. 17] Atmosphère

Le rideau se lève sur un air de jazz-band.

Voici la scène, ou à peu près ; l'orchestre – si l'on peut dire – occupe le centre. Les cinq ou six exécutants sont disposés en ligne, face au public.

Des deux côtés de cette estrade, une petite table. À l'une sont installés deux danseurs, à l'autre un homme qui travaille.

Cet homme semble loin, très loin de tout ce qui se passe autour de lui. De temps à autre un coup trop net de klaxon¹ ou de cymbale le fait sursauter et l'on devine, à ses façons, que cette musique l'obsède. (Que l'on sache dès maintenant que cet étrange besogneux, pour écrire un rapport, a cru entrer dans un café tranquille et s'est trompé d'adresse).

Quant aux deux danseurs de la première table, tant de bruit les réjouit et, lorsqu'ils ne dansent, ils battent la musique sur les coupes et le seau à champagne de leur table.

Donc le rideau se lève sur la musique que l'on sait...

[p. 19] Scène première

Le monsieur
 Les deux danseurs
 Les artistes de jazz

[p. 21-23]

(Le jazz y va de tout son cœur. Le monsieur écrit avec application, mais ce tumulte le gêne un peu. Soudain, les deux danseurs paraissent et traversent la scène sur sa longueur tout en dansant ce pas saccadé qu'est le blues².

¹ Au cours des années 1920 et au début des années 1930, les batteries intégraient fréquemment des klaxons.

² L'historien australien Daniel Hardie situe l'apparition du mot au début du XIX^e siècle : « *Early American writers do not refer to "the blues", though the adjective "blue" had been used to describe a low feeling tone since Elizabethan times. The noun "the blues" used to describe a state of mind appears to have originated with Washington Irving in 1807* » (Hardie 2004, p. 140). On trouve l'expression utilisée dans le sens actuel dans le journal de Charlotte Forten Grimké (1837-1914),

Au moment où ils passent devant la table du monsieur, un coup malheureux fait s'éparpiller tous les papiers. Les danseurs n'ont rien vu, ou ne s'en soucient, et disparaissent. Le monsieur ramasse les papiers et les dispose à nouveau devant lui. Puis il reprend son travail.

Les deux danseurs reparaissent quand l'air de jazz touche à sa fin et les pas de danse qu'ils exécutent les amènent à leur table où ils s'installent en cadence pour se trouver assis juste au moment où est lancée la dernière note).

Le Danseur (*applaudit bruyamment. Il n'est pas le seul*) : Bravo ! bravo ! (*le monsieur rit doucement, hausse à peine les épaules et reprend son travail*).

Bravo ! le jazz, bravo ! Cela est merveilleux !

Le Monsieur : Ce qui l'est moins, c'est de jeter à terre tous mes papiers.

Le Danseur : Il faut nous excuser, mais cette musique nous met le cœur dans une telle joie.

Le Monsieur : Et vous avez le cœur facile. Et « musique » est plaisant. Vous appelez ça de la musique ?

Mais ! D'où vient-il ce personnage ?

Le Jazz : Et qu'est-ce donc, Monsieur, pour vous, si ce n'est de la musique ?

Le Monsieur : Pour moi, Monsieur ? Je vais vous le dire : un infernal tapage.

(*Cris de réprobation*).

Oh !

Quel culot !

militante anti-esclavagiste afro-américaine. À la date du 14 décembre 1862 (soit quelques jours avant l'abolition de l'esclavage), elle écrit : « *Nearly everybody was looking gay and happy ; and yet I came home with the blues. Threw myself on the bed and for the first time since I have been here, felt very lonesome and pitied myself. But I have reasoned myself into a more sensible mood and am better now* » (Billington 1981, p. 165). La musique connue sous ce nom est issue d'une tradition orale afro-américaine issue en partie des *works songs* de la période de l'esclavage, progressivement développé dans la période post-esclavage, soit à partir des années 1870, marquée par les grandes migrations vers le Nord suite à la défaite du Sud lors de la guerre de Sécession et à l'abolition de l'esclavage. Il est impossible de fixer une date précise pour son apparition mais il est reconnu que sa diffusion s'est accélérée avec la composition par William Christopher Handy de « The Memphis Blues » en 1912 et de « Saint Louis Blues » en 1914. À la fin des années 1910, le blues est une nouveauté pour les publics francophones puisqu'avant que sa diffusion par disque et partition commence réellement. Il est alors, avec le ragtime, le seul genre associé au jazz dont le nom ne dérive pas directement d'un pas de danse.

Tapage ! il a dit : tapage...

Attention ! c'est un fou...

Le Monsieur (*sans s'émouvoir*) : Un infernal tapage, en ce qui me concerne, et je vous assure que j'ai grand' peine à travailler.

Jazz : Que venez-vous ici, alors, M. le travailleur ?

Le Monsieur : J'en suis encore à me le demander. Cette maison pourtant semblait honnête. Je suis entré, sans savoir, pour écrire un bout de rapport.

Voix dans la salle : C'est un fou. Vous voyez bien, c'est un fou.

Jazz (*s'excusant de ces cris*) : Ce n'est pas moi qui l'envoie dire.

Le Monsieur : La foule est bête depuis la guerre³.

(*Sur ce mot et comme pour l'empêcher d'atteindre le public, le jazz reprend de plus belle ; le Monsieur, lui, reprend sa place et les danseurs leur danse*).

[p. 25] Scène deuxième

Les mêmes, plus un représentant de la force publique.

[p. 27-29]

(*Scène en tous points semblable à la première depuis le travail du monsieur jusqu'au passage des danseurs et le coup malheureux qui fait s'éparpiller, à nouveau, les papiers*).

Le Monsieur (*se dresse, furieux*) : Cette fois, c'en est trop ! (*Le jazz cesse sa musique*). On n'a jamais vu une telle impertinence.

Le Danseur (*tout en aidant à ramasser les papiers*) : Il faut nous excuser, mais vraiment cette musique... (*Les artistes du jazz se mettent également à ramasser les papiers. Tout le monde ramasse les papiers*).

Le Monsieur : Donc c'est la faute à votre... musique ? vous en convenez ?

Le Danseur : Il faut lui pardonner, Monsieur le travailleur, car ceci est de l'art ou je ne m'y connais pas.

Le Monsieur : Cela est bien dit : vous n'y connaissez rien (*l'un et puis l'autre, et puis chacun cessent de ramasser les papiers*).

³ Cette association du jazz avec la guerre achevée depuis quelques années seulement est très courante à cette époque. Voir, entre autres, Anonyme 1918 (repris dans Anthologie).

Le représentant de la force publique (*qui disparaît aussi vite qu'il est venu*) : Pardon, Monsieur, ma mission ici est de maintenir l'ordre, aussi...

Le Monsieur : Alors n'envenimez pas les choses (*il le prend par la peau du dos ou d'ailleurs et le conduit dehors*). Sans votre aide, nous pourrions nous entendre (*comme tous semblent calmés et que chacun a repris sa place, le monsieur va parler*).

Le Monsieur : (*Posément*) Or, voici mon avis (*mais le jazz impitoyable, reprend. Le monsieur se couvre les oreilles, jure qu'il fait intenable et fait mille pitreries. Les danseurs dansent et quand ils approchent, le monsieur court pour protéger ses papiers. Le morceau s'achève sans dommages*).

Le Monsieur (*aussitôt qu'il peut placer un mot*) : Or, voici mon avis. Messieurs, qui faites tout ce bruit – que nous nommerons musique pour vous complaire – Messieurs les artistes du jazz (*et il fait un grand salut*), vous perdez votre temps. Vous ! Vêtu de rouge, qui battez le tambour, est-ce la voix du canon⁴ que vous évoquez ?

L'interpellé : Qui songe à la voix du canon ?

Le Monsieur : Hélas ! personne. Vous ! Vêtu de vert, et qui chantez à l'aide d'un pavillon, est-ce la voix d'outre-tombe que vous évoquez ?

L'interpellé : Qu'est-ce que la voix d'outre-tombe ?

L'interpellé : Hélas ! Vous nous privez de l'entendre. Mais vous ! Vêtu de jaune, l'unique violon de cet orchestre rare, est-ce la voix de la poésie qui vibre sous l'archet ?

Jazz : Non ! Toutes ces voix que vous interrogez ne sont celles ni du canon, ni de la poésie, ni d'outre-tombe. Ce sont les voix multiples, les grandes voix du jazz. Et le jazz c'est la vie.

L'interpellé : La vie du siècle XX^e, de l'éphémère siècle XX^e.

Jazz : Tous les siècles sont éphémères, Monsieur le Raisonneur⁵, ils durent cent ans chacun. Mais les joies que ces siècles voient naître, joies bonnes ou mauvaises – ceci est comme vous l'entendez – ont quelquefois la vie plus longue. Sous leur simple dehors d'amusement, ou de

⁴ Voir la note précédente.

⁵ Voir Goffin 1922 (repris dans Anthologie), où l'auteur oppose l'éthique du jazz à celle du raisonneur, lui aussi.

mal, ou de passe-temps du siècle, elles pénètrent dans les mœurs assez, parfois, pour faire penser quelques humains.

Le Monsieur : C'est pour votre jazz-band que vous parlez ainsi ?

Jazz (*plaisamment*) : Je parle pour qui je parle.

Le Monsieur : Et c'est une morale que vous venez de déclamer ?

Jazz : C'est ce que c'est.

Le Monsieur : Si j'entends bien, vous dites que le jazz – qu'il soit le bien ou le mal – aura la vie longue ?

Jazz : Non seulement la vie longue mais sauve. C'est dire qu'il est éternel. (*À ce moment un grand bruit. L'artiste qui tient la grosse caisse et les cymbales et le klaxon et le triangle et d'autres, s'écroule. Sa chute fait retentir chacun de ses instruments*).

Le Monsieur : Il est impossible de parler librement. Vous n'êtes pas sérieux.

Jazz (*plaisantant*) : ce sont les voix du jazz ! Mais l'artiste, après sa chute, ne bouge pas. Ses camarades l'entourent. On se penche sur lui).

Le Monsieur : Qu'est-ce qu'il a ?

Jazz (*sans rire*) : Il est mort.

Le Monsieur : C'est ennuyeux. Vous êtes bien sûr ? (*Pendant que Jazz examine à nouveau son compagnon, le monsieur appelle vers l'extérieur*). Hé ! Monsieur, monsieur !... Voulez-vous bien venir !... Oui, vous !

Jazz : Son cœur ne bat plus. Il est bien mort. (*Entre l'interpellé, qui n'est autre que le représentant de la force publique de tout à l'heure*).

Le Monsieur : On a besoin de vous.

Jazz : Aidez-nous à transporter monsieur qui est mort (*tous s'y mettent, sauf le Monsieur*).

Le Monsieur : Pour moi c'est une blague (*et comme le corps passe*).

Je vais le pincer pour voir (*il le fait comme il le dit ; il s'y reprend à deux, trois fois*). Il est bien mort. Comme c'est ennuyeux (*il s'agenouille et prie, mais Jazz revient au bout de peu de secondes et lui frappe l'épaule*).

[p. 35] Scène troisième

Le Monsieur

Jazz

[p. 37-40]

Jazz : Je vous disais, Monsieur, que le jazz aura non seulement la vie longue mais la vie sauve. Et le siècle XX^e – ainsi que vous dites – aura vécu avant le jazz.

Le Monsieur : Cela vous est aisé à dire, Monsieur l'artiste ; nous n'y serons ni l'un ni l'autre. D'ailleurs pensons au mort. Le jazz commence à mourir, Monsieur, puisqu'un jazzeur est mort.

Jazz : Pour jaseur, vous vous y semblez connaître. Quand un membre de la confrérie du jazz meurt, un autre le remplace et toujours ainsi... Comme les saisons, dirais-je si l'on parlait encore de saisons. Entendez plutôt. (*Sur quoi Jazz s'approche de la grosse caisse et fait du tapage, puis cesse. Mais on entend de loin – comme un chant funèbre*).

Plusieurs voix : Nous sommes le jazz magnifique
Et proclamons avec éclat
Que ce que Jazz vous a dit là
Est un argument sans réplique...

Jazz (donne un nouveau coup de grosse caisse) : Voilà bien la voix du canon qui gagne la bataille du jazz ! Voilà bien la voix d'outre-tombe qui vous dit que le jazz est éternel !

Le Monsieur : Pensons au mort.

Jazz : Il nous parle par la voix d'outre-tombe, par la voix du tambour.

Plusieurs voix (qui s'éloignent) : Nous sommes le jazz magnifique

Et proclamons avec éclat
Que ce que Jazz vous a dit là
Est un argument sans réplique...

Le Monsieur : Nous sommes éphémères.

Jazz : Comme les siècles nous vivons tous une vie. Et la longueur de cette vie étant relative au nombre d'excitations et de sensations nouvelles, j'ai plus vécu que vous.

Le Monsieur (se gaussant) : Vous êtes jeune.

Jazz : Oh ! Bel argument ! Vous êtes vieux ! C'en est un autre.

Le Monsieur : Moi, vieux !

Jazz : Vous ne voulez pas vivre. Or, il n'est de vivant que le bruit. Souffrez que je le prouve (*il s'approche des instruments*).

Le Monsieur : De grâce !... Plus de tapage.

Jazz : Tapage ! Que vous avez bien dit ! Mais vivons plutôt⁶. Pour m'aider à ressentir une joie, c'est-à-dire une sensation nouvelle, permettez-moi de prendre votre avis, d'entrer dans votre *moi* et de maudire le jazz. Puissent mes arguments me convaincre ! Oh ! La conviction que je fais mal quand je fais le mal ! Oh ! La volupté que je n'atteindrai jamais.

Le Monsieur : Il devient fou.

Jazz : Ah ! Voyez-vous, le jazz !... Et puis, vous allez défendre le jazz ; tenez, je vais vous mettre sur la voie : Monsieur le savant, vous connaissez Horace ? *Carpe diem*, parlez-m'en.

[...]

Le Monsieur : Mais voyons, Monsieur, où voulez-vous en venir ?

Jazz : À défendre une opinion que je n'ai pas ! N'avez-vous jamais admiré les sophistes ?

Le Monsieur : Ce qui veut dire : les sages.

Jazz : Ces sages qui, dans la lumière dorée des agoras de Grèce, défendaient tour à tour, avec la merveilleuse subtilité du génie grec...

[...]

Le Monsieur (*inspiré*) : Ah ! La lumière grecque !

Jazz : La lumière éclatante comme un éclat de la voix du jazz et qui chante la vie merveilleuse de l'assoupissement des désirs dans leur constante satisfaction et dans le germe de désirs nouveaux, toujours plus déraisonnables et plus raffinés [...] Alors vous me ferez le plaisir de me prêter votre *moi* tandis que je vous prêterai le mien, et de défendre le jazz et l'épicurisme tandis que je serai le champion magnifique et ardent de l'ordre classique, de l'unité, de l'équilibre parfait des facultés, que sais-je ? tandis... (*il monte sur une table*)... tandis que je proclamerai la grandeur de Racine, la déchéance de Cocteau, la lumière naissante du néo-classicisme⁷... tandis que je célébrerai le deuil – sans pleurs ni couronnes – de Dada et de Jazz morts⁸, ce tantôt, dans la personne auguste du musicien, mon confrère !

⁶ On retrouve dans ces quelques lignes les associations courantes du jazz avec le bruit, le vacarme et la vie elle-même.

⁷ La triangulation classicisme, modernisme (associé à Cocteau) et néo-classicisme est un sujet plus complexe que présenté ici. À ce propos, voir Guerpin 2015, p. 109-172.

⁸ Une autre association courante : jazz et Dada. À ce propos voir Guerpin 2015, p. 247-260.

[...]

(Le professeur accepte de se prendre au jeu, tant et si bien qu'il finit par croire à son argumentation et à se convertir à l'amour du jazz. Souhaitant désormais se montrer aussi élégant que le danseur de jazz, le fonctionnaire envoie ce dernier chez un tailleur afin qu'il lui achète le costume le plus chic. Profitant de son absence, il invite la danseuse).

[p. 49] Scène quatrième

Les mêmes

Les danseurs

Les artistes du jazz

Et, loin derrière

Le représentant de la force publique

[p. 59-61]

Le Monsieur : Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !... N'est-ce pas que la face est bien jouée !... Ainsi, Madame, nous pourrions danser.

La Danseuse : Avec plaisir.

Le Monsieur : Ohé ! Jazz, donnez-nous la musique essentielle... Je me sens jeune, Madame ! Que dis-je : « je me sens jeune » ? Je suis jeune, voilà !... C'est comme une nouvelle jeunesse qui vient de se greffer en moi.

La Danseuse : Voronoff, peut-être ?

Le Monsieur : Oh fi ! Madame. Non, non. Je me suis greffé d'épicurisme.

La Danseuse : C'est bon, ça ?

Le Monsieur : Si c'est bon ! Dansons plutôt, vous allez voir. Eh bien, Jazz ! et cette musique ? Jouissons d'aujourd'hui sans penser à demain.

Jazz : Vous plagiez Khayyam⁹, et la grosse caisse manque.

Le Monsieur : Ah ! la grosse caisse manque ?... Qu'avait-il, aussi, besoin de mourir, celui-là !

Jazz : Respect au mort, Monsieur.

Le Monsieur : Il n'en eut point pour nous. Il est parti dans dire adieu... Mais c'est plus grave, la grosse caisse manque... Et ! bien, réfléchissons (*avisant le représentant de la force publique*). Holà vous !...

⁹ Omar Khayyām (ca.1048-ca.1131), poète et savant persan.

Soyez donc assez bon de faire un peu de bruit. N'est-ce pas d'ailleurs votre métier ? Vous serez la grosse caisse. Cela vous convient ?

Le Représentant de la force publique : Je connais mieux le violon.

Jazz : On vous dit : la grosse caisse. Allons, vite ! Attention ! Je commence.

(Jazz-band. Le monsieur danse avec la danseuse. Mais il renverse une table où se trouvent quelques verres).

Jazz : Hé ! Là ! Monsieur, la table !

Le Monsieur : Qu'on la remette droite, Jazz !... Et plus fort !... N'est-ce pas, Madame, plus fort !

La Danseuse : Plus fort.

Le Monsieur : Ah ! La vie, Madame ! J'étais fonctionnaire, vous savez, jusqu'à ce soir, et j'ai fait ma philosophie.

La Danseuse : J'eux jadis un petit ami qui faisait sa philosophie.

Le Monsieur : Mais non. Je veux dire : une conception philosophique nouvelle de la vie *(la musique cesse)*.

La Danseuse : Vous avez fait cela, vous ? Et qu'est-ce ?

Le Monsieur (grave) : Cette philosophie, la voici : la vie est comique, Madame !... La vie est comique, comique vous dis-je, comique !

La Danseuse : Vous êtes donc philosophe ?

Le Monsieur : Comme vous avez, Madame, l'honneur de le dire.

La Danseuse (contemple ce philosophe avec admiration puis d'une main prenant le ciel à témoin et d'une autre tenant son sein gauche – ceci est d'importance – profère avec cette voix dont on use seulement pour dire un vers de Racine) : Oh ! Jour trois fois glorieux !...

Le Monsieur : Qu'a-t-elle ?

La Danseuse : ... Voici que j'ai dansé avec un philosophe !

Bibliographie

- Anonyme (1918), « Le rire de la semaine », *Le Rire rouge* (édition de guerre du journal *Le Rire*), n° 203, 5 octobre, p. 4.
- Anthologie : Cugny, Laurent, et Martin Guerpin (à paraître), *Écrits francophones sur le jazz (presse, essais, roman, théâtre, poésie). Une anthologie annotée et commentée (1918-1929)*, Paris, Vrin.
- Billington, Ray Allen (1981), *The Journal of Charlotte L. Forten*, New York, Norton.
- Goffin, Robert (1922), *Jazz-Band. Poèmes*, Bruxelles, Éditions des « Écrits du Nord », Université de Bruxelles.
- Guerpin, Martin (2015), *Adieu New York, bonjour Paris ! Les enjeux esthétiques et culturels des appropriations du jazz dans le monde musical savant français (1900-1930)*, doctorat en musique et musicologie, Université de Montréal et Université Paris-Sorbonne (Paris IV).
- Hardie, Daniel (2004), *The Ancestry of Jazz. A Musical Family History*, Lincoln, iUniverse.